

REPORTAGE

Madrid

# Deux jours qui changèrent l'Espagne

En plaçant son frère Joseph sur le trône, Napoléon déclenche une insurrection et la première guérilla de l'histoire.



Joseph Bonaparte, le «roi intrus», règne sur l'Espagne de 1808 à 1813. Huile sur toile de Jean-Baptiste Joseph Wicar, 1808. Musée de Versailles.

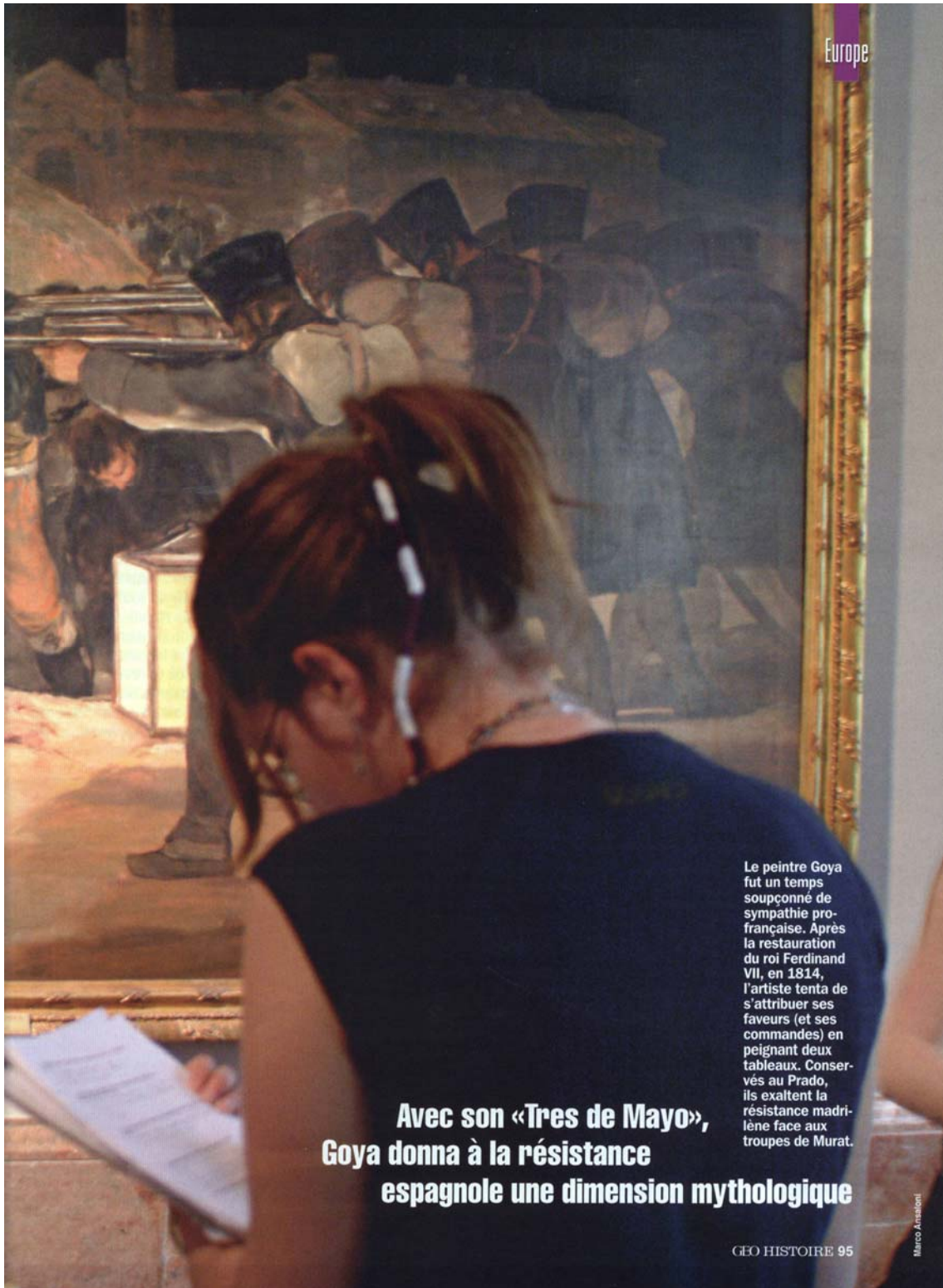
Sur la plaza de Oriente, créée par Joseph Bonaparte, la statue équestre du roi d'Espagne Philippe IV (1605-1665). C'est devant le Palacio Real (que l'on voit en arrière-plan), sorte de «second Versailles», que débuta, le 2 mai 1808, le soulèvement madrilène.

RMN, Paris



Heinz Hebelien / Bestimage





**Avec son «Tres de Mayo»,  
Goya donna à la résistance  
espagnole une dimension mythologique**

Le peintre Goya fut un temps soupçonné de sympathie pro-française. Après la restauration du roi Ferdinand VII, en 1814, l'artiste tenta de s'attribuer ses faveurs (et ses commandes) en peignant deux tableaux. Conservés au Prado, ils exaltent la résistance madrilène face aux troupes de Murat.

### Qu'allait-il faire dans cette galère ?

L'Angleterre intouchable, Napoléon consolide son blocus des côtes européennes.



Portrait de Palafox, par Goya. Le général s'illustra lors du siège de Saragosse.

Le Portugal, vivant de son empire colonial, est réticent. Fin 1807, le corps expéditionnaire de Junot entre à Lisbonne. Les Bourbons de Madrid laissent la France alliée installer ses troupes dans le nord de la péninsule Ibérique. Napoléon adapte ses plans et désigne son frère comme roi. En mai 1808 débute la guerre d'Espagne. Dès le mois d'août, les Anglais, maîtres du Portugal, optent pour une stratégie d'usure. La campagne éclair de Napoléon n'assure qu'une éphémère reprise en main. Durant l'été 1812, les troupes de Wellington entrent à Madrid. Fin 1813, les Britanniques franchissent la Bidassoa. Ferdinand VII est restauré sur le trône.

### NATIONALISME La capitale espagnole garde de nombreuses traces du soulèvement populaire du 2 mai 1808. Un événement sanglant, fondateur de l'Espagne moderne.

**A**u premier regard, on ne discerne qu'une mêlée intense et confuse. Puis en partant du cheval blanc au premier plan, on entre peu à peu dans le tableau. Puerta del Sol, ce 2 mai 1808, les cavaliers mamelouks envoyés par Murat – chef de l'armée napoléonienne en Espagne – pour mater le soulèvement, sont assaillis par les insurgés madrilènes qui se dressent avec des armes de fortune : couteaux, gourdins, briques et autres instruments de labour ! Dans la réalité, ce sont surtout les soldats napoléoniens qui firent voler les têtes espagnoles. A côté du « Dos de Mayo », sur le mur immaculé d'une salle du musée du Prado fraîchement rénové, succède son pendant le « Tres de Mayo ». La nuit est éclairée d'une simple lanterne placée au centre de la composition. Epaules

**Le soir, les jeunes Madrilènes se retrouvent place « Dos de Mayo ». Il y a deux siècles, les Français donnèrent ici un violent assaut.**

face spectateur, un peloton de six soldats impériaux s'appête à exécuter un petit groupe de patriotes agenouillés. A côté d'un moine qui cache son visage, se détache la chemise blanche d'un homme, les bras levés en croix du martyr. Regardant droit devant, il semble défier ses bourreaux. Au sol, baignant dans leurs sangs mêlés, les cadavres de la précédente fournée. Au fond, limite hors champ, le cortège des prochains condamnés, visages enfouis entre leurs mains.

**C**ette nuit-là, l'armée française fusilla à tour de bras, autour de l'actuel Prado, dans le parc du Retiro mitoyen, et à l'autre bout de la ville, sur la Montagne du Principe Pio. De cette zone boisée située juste au nord du Palacio Real ne subsiste qu'un petit square, orné d'un monument aux martyrs. J'y suis guidé par Jesus Maroto et José Maria Espinosa, deux aficionados d'histoire. De celle de la « Guerra de la Independencia » comme on appelle ici ce que nous nommons la guerre d'Espagne de Napoléon. Les « 2 mai » et « 3 mai » ont fixé la mémoire nationale du soulèvement de la ville contre les troupes de Napoléon et de la sanglante répression qui a immédiatement suivi.

Disséminées à travers le vieux Madrid, les traces ne manquent pas de ces événements dont on célébrera l'an prochain le bicentenaire. Au cœur du Prado, coïncé au cœur du vieux Madrid entre la grande avenue arborée du paseo et



Jose Manuel Nieto / VU

le parc du Retiro, la foule internationale des musées défile jour après jour, casque sur la tête ou crayon en main, devant les œuvres de Bosch, Rubens et Velazquez. Star de la maison, Goya a droit à une demi-douzaine de salles. À côté des folles « peintures noires » qui décoraient sa dernière demeure, ses travaux historiques, portraits de Cour et surtout les deux immenses toiles qui imposent le silence au spectateur. Goya les peignit en 1814, après la restauration des Bourbons, un temps détrônés par Napoléon, dont il tentait de regagner les faveurs. Œuvres d'un sourd qui exhalent le bruit et la fureur. Au grand ouest de la cité, au-dessus du square des martyrs, la butte dont on pense qu'elle offrit la perspective vers la ville du « Tres de Mayo ». Plus loin encore, voici le plus petit cimetière de Madrid. Dans le calme verdoyant de La Florida reposent les dépouilles de quarante-trois « héros » fusillés sur la montagne, parmi les quatre cents à cinq cents victimes totales de la répression. Jesus Maroto s'amuse à décoder la plaque commémorative, posée à l'entrée en 1981. La seule, parmi la dizaine qui à travers la ville signale les événements, à nommer les envahisseurs pour ce qu'ils étaient : « français ».

Les autres, datant des célébrations de 1908, au moment où l'alliance avec la France était précieuse, parlent pudiquement de « troupes étrangères » ou « napoléoniennes ». Vengeance : la plaque de la Florida fut rédigée alors que Giscard bloquait l'entrée du pays dans le Marché commun ! Mes guides pensent qu'un sentiment francophobe imprègne toujours fortement l'inconscient collectif espagnol. Même si celui-ci ne se manifeste plus guère, mais avec violence, qu'à l'occasion d'un match de foot. Et qu'à deviser avec les Madrilènes, il est difficile à percevoir : on nous a, semble-t-il, enfin pardonné Napoléon. Mal avisé par ses émissaires, celui-ci succomba aux préjugés ordinaires, considérant l'Espagne comme un pays arriéré, donc une proie facile. Des ignorances culturelles, politiques,

mais aussi cartographiques, qui contribueront grandement au fiasco. A compter du 2 mai, ce qu'il croyait être un « enfantillage » dégénéra vite en cet « ulcère » qu'il évoquera à Sainte-Hélène.

Le 2 mai 1808 ne fut pas, version toujours officielle, la simple expression du patriotisme populaire spontané. Le soulèvement aurait été orchestré en sous-main par la noblesse, masquée derrière une « populace » recrutée pour l'occasion. Certains historiens ont même défendu récemment l'hypothèse de la manipulation : Murat aurait choisi de laisser le chaos se créer pour mieux imposer son pouvoir militaire. Rue de ►

**Le début d'une guerre de six ans**

D'est en ouest et du nord au sud, c'est tout le cœur historique de Madrid (ci-contre, l'actuel centre) qui fut gagné par le soulèvement et sa répression. Entrés dans la péninsule en 1807 pour mater le Portugal, les troupes françaises s'y battrent pendant six ans contre les forces conjuguées des guérillas et du corps expéditionnaire britannique de Wellington.



	Grande bataille
	Campagne de Napoléon en 1808
	Troupes françaises
	Troupes anglo-hispano-portugaises
	Région annexée par la France en 1812



## Les Espagnols inventent la guérilla

L'armée française était invaincue en Europe depuis 1801. La belle machine se brise sur une géographie inconnue, dont les Espagnols jouent pour imposer un nouveau type de combat. Les «guerrilleros» ouvrent des maquis dans toute la péninsule: Espoz y Mina commande 10 000 hommes en Navarre; «El Charro» est à Salamanque;



Hélène Hobelien / iStockphoto

La région d'Estella, en Navarre, fut un haut lieu de la guérilla.

«El Empecinado» tient la région de Guadalajara, traqué en vain par le général Léopold Hugo (le père de Victor), etc. Les soldats impériaux sont déboussolés, les détachements harcelés, les trainards massacrés et les convois interceptés. Le capitaine Bugeaud développe des techniques de contre-guérilla. Vingt ans plus tard, il s'en resserra à grande échelle pour «pacifier» l'Algérie conquise.

► Bailén, jouxtant l'édifice circulaire du Sénat, se dresse toujours le beau palais Grimaldi, dont les murs de briques rouges accueillirent le séjour d'un grand-duc de Berg fashion victim jusque dans ses choix architecturaux. Juste en face, encerclé désormais de la nuée permanente des touristes nationaux et étrangers, le Palacio Real, où la révolte éclata au début du printemps 1808.

**L**a capitale espagnole est alors occupée. Les habitants, privés d'un roi retenu en otage à Bayonne par Napoléon, sont mécontents de la présence des quelque 20 000 soldats français cantonnés dans la ville et ses alentours. Au matin du 2 mai, un attroupement se forme devant les grilles du palais royal où deux carrosses s'apprêtent à embarquer les Infants. Bousculée, l'escorte française lâche des coups de feu. En un éclair, l'émeute gagne la

Puerta del Sol et de là, par le lacs de ruelles qui enserrant toujours la place, la ville entière. Des dizaines de civils français sont assassinés. Murat dépêche ses troupes. C'est la course-poursuite autour de Sol, maisons fouillées, suspects exécutés sur le champ. Une commission militaire juge expéditivement quelques centaines de personnes, aussitôt conduites face aux pelotons.

Si la part de spontanéité de l'émeute est certaine, l'émoi du peuple fut nourri par les partisans de Ferdinand VII qui mobilisent leurs domestiques et paysans et recrutent en plus les mauvais garçons des bas quartiers. Aujourd'hui, on irait sans doute chercher ces renforts devant la gare d'Atocha, ou à la Porte de Tolède, où des centaines de travailleurs sans papiers, d'Amérique du Sud ou d'Afrique, espèrent chaque matin que des «pistoleros» viennent les embaucher pour la journée. Ou simplement à Puerta del Sol, où se croisent toutes les couches de la population, touristes inclus – pour lesquels la mairie a rendu piétonnes quelques rues commerçantes. Le peuple de Madrid y exerce ces petits métiers de l'économie parallèle qui fourmillent ici. L'ancienne Casa de Correos, d'où Grouchy, encerclé, planifia la féroce répression, abrite le siège du gouvernement autonome de Madrid. Sur la façade assombrie par les palissades de l'énorme chantier qui défigure actuellement la place, une plaque aux héros populaires du 2 mai a désormais pour vis-

à-vis l'hommage au dévouement du peuple madrilène lors des attentats meurtriers du 11 mars 2004.

Plus au nord, au centre de la paisible place carrée du 2 mai, la «Dos D» comme l'appellent les fêtards qui y fondent la nuit tombée, un modeste arc de triomphe en briques rouges surplombe les statues des capitaines Daoiz et Velarde qui, à cet endroit, il y a deux siècles, soulèverent contre les Français la garnison du parc de Monteleon. Et périrent achevés à la baïonnette sur le fût de leurs canons, en compagnie de cent cinquante autres insurgés. A partir de 19 heures, sous les acacias, les terrasses de cafés se remplissent. Haut lieu de la Movida des années 1980, Malasana, du nom d'une héroïne de la guérilla, est demeuré un quartier remuant de Madrid, parsemé d'écoles d'art, de rues déglinguées aux murs décorés de pochoirs politiques et de bouillottes de disques, telle celle qui balance à l'instant le «Clandestino» de Manu Chao. Au cœur de l'agitation, les statues de nos deux capitaines, régulièrement couvertes de tags, échangent leurs héroïques regards dans la plus belle indifférence. Reste que leur victoire posthume sur «Malaparte», comme on baptisa ici l'Empereur, fut éclatante. Dès le début, Joseph Bonaparte, José I<sup>er</sup>, propulsé sur le trône d'Espagne quelque



Bibliothèque-Crauxon

Des mannequins presque grandeur nature, fantômes surgis du XVIII<sup>e</sup> siècle, observent depuis les balcons le paseo du Prado. Sur cette avenue de l'Est madrilène, équivalent des Champs-Élysées parisiens, les promeneurs assistent aujourd'hui à l'invasion pacifique des touristes.





Jose Manuel Navas / Vu

temps seulement après les émeutes, avait saisi la difficulté : «Je n'ai pas ici un seul partisan», expliquait-il à son frère. Aujourd'hui, le jugement est plus nuancé. «Pour le commun des Espagnols, il demeure le "roi intrus". Mais il a essayé d'être un souverain réformiste et éclairé, dans des circonstances très difficiles», explique Juan Francisco Fuentes. Cet historien de l'université Complutense de Madrid prépare pour l'an prochain une grande exposition sur la guerre d'indépendance à la Bibliothèque nationale. Il me reçoit chez lui, dans un immeuble de Nuevos Ministerios, le quartier des ministères érigé par Franco

dans les années 1960. «José I<sup>er</sup> reprend le rêve des "ilustrados" (les élites éclairées) du XVIII<sup>e</sup> siècle : faire une réforme complète de la société espagnole, sans révolution. Mais la contradiction était trop forte entre un roi réformiste et la dictature militaire imposée par les généraux de Napoléon.» Faute d'un réel poids politique, José I<sup>er</sup> se consolera avec des travaux d'urbanisme.

## C'est dans la lutte anti-française que s'est forgée l'identité de la nation espagnole

aussi démolir des îlots insalubres, notamment autour du palais royal, prémices de la plaza de Oriente et perça quelques-unes de ces petites places qui font le charme entêtant de la ville. D'où son surnom méprisant de «roi des placettes».

Après la défaite finale des Français, en 1814, la restauration du très réactionnaire Ferdinand VII laissa apparaître un bilan terrible. Un demi-million d'Espagnols avaient péri de la guerre et de ses effets (épidémie et famine). Le conflit avait ruiné l'économie et détruit une grande partie des infrastructures héritées des Lumières. La Constitution libérale, promulguée en 1812 à Cadix, première pierre de la démocratie espagnole, était jetée aux oubliettes. «La guerre d'indépendance est à l'origine d'une double mémoire chez les Espagnols», explique J.-F. Fuentes. «Elle fut à la fois libérale et réactionnaire. C'est pourquoi tant les Franquistes que les Républicains utiliseront son souvenir pour transformer l'ennemi en "envahisseur".» ■

Balthazar Giblat

A gauche, le tableau «Dos de Mayo» de Goya montre l'insurrection populaire à la Puerta del Sol. Le peintre n'y assista pas. Son fils Javier, résidant à proximité, lui en fit sans doute le récit. Goya choisit de représenter des Mamelouks, «Maures» égyptiens, plutôt que des soldats Polonais, pourtant nombreux à participer à la répression : une façon de mieux faire vibrer le sentiment national. Au cimetière de la Florida (à droite) reposent les premiers héros de la guerre d'indépendance.



Henric Hebeisen / ibarrrage